



L'ÉQUIPAGE DE VIOREAU DEVANT LA POTERIE.

Photo de M. Georges Levesque.

ÉQUIPAGE DE VIOREAU

APPARTENANT A MM. ROGATIEN LEVESQUE ET POYDRAS DE LA LANDE

Parmi les nombreux équipages qui chassent le chevreuil en France, un des plus remarquables par la beauté des chiens qui le composent, leur ensemble parfait et leurs qualités de chasse, est celui qui s'est appelé pendant quelques années Equipage de Paimpont, et qui s'appelle aujourd'hui Equipage de Vioreau.

Créé en 1877 par M. Rogatien Levesque, pour chasser le chevreuil dans la vieille Brocéliande, maintenant forêt de Paimpont, il eut pour premier piqueur le fameux Chauveau, et la nouvelle meute composée de jeunes chiens achetés de tous côtés, prit la première année quatorze chevreuils dans un pays vif en animaux, et qui passe à juste raison pour difficile. Pendant les dix années qui suivirent, le nombre des prises suivit une progression croissante, et quand en 1888, M. Rogatien Levesque abandonna définitivement Paimpont pour les forêts de la Loire-Inférieure, il avait déjà inscrit 416 hallalis sur son carnet de chasse.

En changeant de résidence, l'équipage changea aussi de nom. Le bouton de Paimpont fut remplacé par le bouton de Vioreau et M. Poydras de la Lande, propriétaire de la charmante forêt de ce nom, devint l'associé de chasse de M. Rogatien Levesque.

Le vieux Chauveau prit sa retraite et M. Rogatien Levesque continua à diriger vaillamment son équipage avec Auguste

Chauvin comme premier piqueur et Albert Martin, comme valet de chiens et second piqueur monté.

Cette nouvelle installation donna les plus beaux résultats. Pendant les neuf dernières saisons, l'équipage a pris 461 chevreuils, ce qui fait un total de 877 hallalis pour vingt années. La nouvelle saison ne s'annonce pas moins brillante, puisque 18 chevreuils ont été pris depuis le 25 septembre jusqu'au 13 novembre. L'équipage de Vioreau marche donc à grands pas, vers la fête de son millième chevreuil.

J'ai souvent entendu discuter l'origine de la meute de Vioreau, et reprocher à ces braves toutous, de n'avoir pas de race, puisqu'ils provenaient de croisements faits avec des chiens achetés de tous côtés. Pas de race! ces chiens si homogènes qu'on ne les reconnaît pas les uns des autres, tous de haute mine et de grande allure. Personne ne niera du moins que la meute ne se maintient belle et bonne et M. Levesque n'a eu que plus de mérite à la créer avec des éléments médiocres au début. C'est plus méritoire à notre avis que d'acheter à prix d'or, dans les expositions des chiens et des étalons de haute lignée, pour arriver souvent à d'assez maigres résultats. M. Levesque sait d'ailleurs mieux que personne, que bon chien chasse de race; et s'il lui est arrivé parfois d'élever de sujets d'origine inconnue, c'est qu'il s'était rendu compte, à leur manière de chasser, que le sang était bon et ne pouvait pas mentir.

Sobriquet, l'ancêtre de toute la meute, avait pour mère une chienne du Poiré; mais son père Fanfaron venait du célèbre chenil de Mios. Il était fils de Royale, vendue 1.080 francs aux enchères, à l'âge de dix ans. On retrouve également dans la



Photo de M. Georges Lévesque.

CHENIL DE LA POTERIE

meute de Vioreau, des descendants des anciens chiens de M. le comte Auguste du Chabot et même des chiens du baron des Jamonnières, c'est-à-dire, tout ce qu'il y avait de meilleur comme Poitevins, il y a 35 ans.

On a également reproché aux chiens de Vioreau la dureté de leur poil. M. Levesque ayant remarqué que les chiens à poil un peu fort sont plus résistants, passent mieux au piquant, sont meilleurs et font prendre en un mot plus de chevreuils que les chiens à poils de soie, tient à conserver ce caractère de rusticité à ses élèves.

L'équipage de Vioreau se compose de cinquante bâtards anglo-gascons, saintongeais, avec un peu de sang du Poitou, comme je l'ai dit plus haut.

M. Levesque cherche à se rapprocher le plus possible du sang français. C'est lui qui donne l'amour de la chasse, le nez et la voix si indispensable dans les forêts de taillis, où l'on ne voit les chiens que rarement. Il ne met de sang anglais que ce qui est nécessaire pour donner le fond et entretenir la vigueur et le tempérament.

Depuis sa fondation aucun pur sang n'est entré dans la meute comme reproducteur. C'est toujours avec des croisements entre batards plus ou moins rapprochés du sang français ou du sang anglais, que M. Levesque cherche à rester dans la mesure qu'il croit convenable pour la chasse du chevreuil dans son pays.

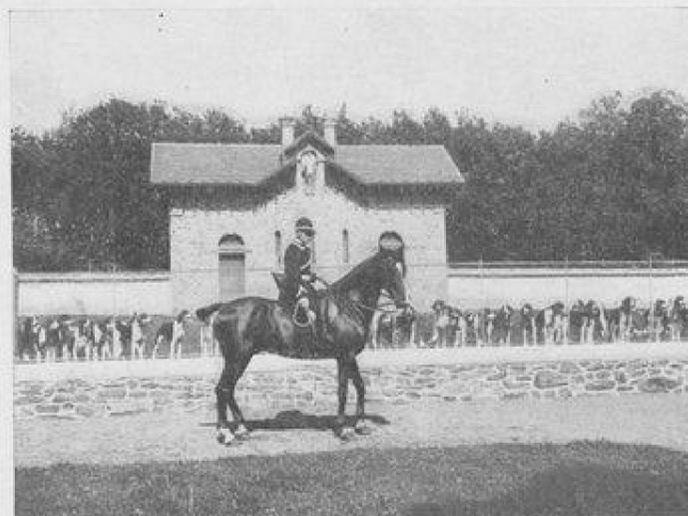
Loin d'être exclue systématiquement, la consanguinité est pratiquée avec discernement. Tous les chiens ont un degré de parenté; aussi se ressemblent-ils tous et ont-ils un air de famille qui a fait l'admiration des connaisseurs dans les Expositions de Paris 1886 et 1895, et de Nantes 1885 et 1894, où la meute a remporté toujours les plus hautes récompenses.

Les chiens de Vioreau ont tous de 24 à 25 pouces, tous ils ont le grand manteau noir avec un peu de feu en tête. Ce sont des chiens très membrés, bien reîntés, solidement construits et leur grande vigueur leur permet de chasser régulièrement trois fois par semaine. Ils sont fins de nez, très-chasseurs, entreprenants dans les difficultés. Ils chassent vite tout en criant beaucoup avec de belles voix sonores. Ils ont surtout une grande aptitude à garder le change. Grâce à cette aptitude et au grand nombre d'animaux qu'ils rencontrent dans les forêts où ils

chassent, à la fin de chaque saison, presque tous les jeunes chiens sont dans le change, aussi sûrs que les vieux.

Pendant les six mois de repos, la meute est installée au chenil de la Poterie chez M. Rogatien Levesque. C'est là que naissent tous les petits chiens qui sont envoyés dans les fermes à l'élevage, dès qu'ils sont sevrés. Les élèves rentrent au chenil au mois d'avril de l'année suivante. Ils sont en moyenne une trentaine dont la moitié est réservée pour la remonte de l'équipage.

L'équipage chasse principalement dans les forêts de Vioreau et de la Hunaudière, appartenant à M. Poydras de la Lande, et d'Ancenis, appartenant à M. le vicomte de Durfort. Il fait ensuite quelques chasses à Araize chez M. Le Cour Grandmaison, au Gavre, forêt de l'État et termine généralement la saison à la Foucaudière en Anjou, chez M. le baron Bertrand Geslin. Portent le bouton : M^{me} Poydras de la Lande, comte et comtesse Le Gualès de Mézaubran, M. et M^{lle} d'Yrigoyen, vicomte de Durfort et ses fils, vicomte G. de Ferron, MM. Georges Le-



CHENIL DE LA POTERIE. — VUE D'ENSEMBLE



Photo Georges Levesque.

L'ÉQUIPAGE DE VIOREAU AU BORD DE L'ERDRE.



Photo Donaut.

CHAUVEAU TENANT EN LAISSE SOBRIQUET.

vesque, de la Rochemacé, Ginoux de Fermon, J. et A. Le-feuvre et Ludovic Cormerais.

M. Poydras de la Lande, l'associé de chasse de M. Rogatien Levesque est lui-même un veneur émérite et a été pendant plusieurs années jusqu'en 1874, le propriétaire d'un remarquable équipage de chevreuils, dont les forêts de Vioreau et les forêts voisines gardent encore un brillant souvenir. Il est aussi le meilleur des amis, et ceux qui pendant la saison des chasses reçoivent l'hospitalité dans ce joli pavillon de Vioreau, dont la châtelaine fait les honneurs avec une grâce souveraine ne

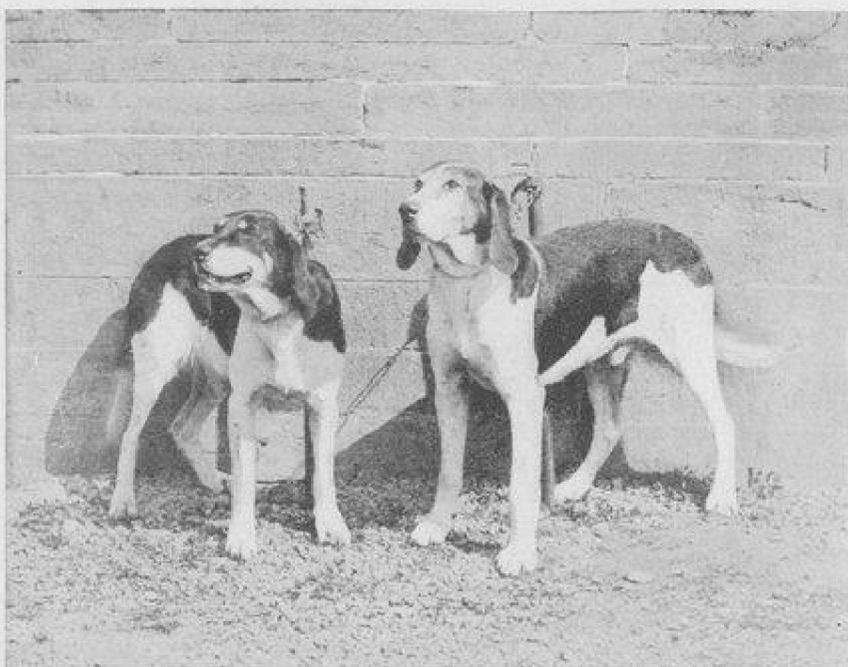


Photo Donaut.

TORPILLE ET SOBRIQUET.

peuvent oublier les hôtes près desquels ils ont passé et passeront encore de si bonnes journées,

Que mes compagnons se joignent donc à moi dans un souvenir affectueux et reconnaissant, et redisent avec moi les dernières paroles de la fanfare :

Et puissions-nous tous ici souvent boire
A la Dame de Vioreau.

L. CORMERAI

Les Chevaux boiteux

(Suite)

Le mouvement de la tête et celui de l'arrière-main permettent de reconnaître facilement quel est le membre malade : la meilleure manière de les bien suivre, est de se placer en avant du cheval dans le premier cas et en arrière dans le second. C'est une erreur assez commune de croire que, quand un cheval boite d'un membre antérieur, il laisse tomber sa tête vers le sol au moment où la jambe malade vient à l'appui. Tout au contraire, lorsqu'il le pose à terre, il relève vivement la tête et se hausse en quelque sorte de tout le côté pour soulager le membre autant que possible, tandis qu'il porte aussi rapidement qu'il le peut la jambe saine en avant, pour lui faire supporter le poids de la masse, et la tête, suivant le mouvement, s'abaisse en même temps.

Ainsi, dans le cas de boiterie d'un membre antérieur, le membre malade est celui qui vient à l'appui au moment où la tête se relève.

S'il s'agit d'un membre postérieur, on examinera la démarche de l'animal lorsqu'il s'éloigne, et de préférence au trot, tandis que dans le cas précédent on le fera marcher vers soi. Le quartier correspondant à la jambe malade, s'élèvera vivement comme le fait la tête lorsqu'un membre antérieur est atteint, et pour la même raison, au moment où le poids tombera sur le point douloureux ; au contraire, lorsque la jambe saine posera à terre, le quartier et tout le corps pencheront de son côté. A moins de très vive douleur, la tête conserve sa position normale ; si l'animal souffre beaucoup, le mouvement de la tête est exactement celui des quartiers ; elle se relève quand la jambe atteinte pose sur le sol.

Si les deux membres antérieurs sont atteints en même temps, la boiterie surtout si elle n'est pas bien caractérisée, est moins facile à reconnaître. Toutefois, il y a dans l'action une hésitation assez marquée pour qu'avec un peu de pratique, on se trompe rarement ; le pas est raccourci et les pieds ne portent pas franchement à terre. Les marchands savent fort bien qu'un amateur sans expérience peut beaucoup plus facilement s'y laisser prendre quand un cheval boite des deux membres antérieurs, que quand un seul membre est malade ; aussi ont-ils recours à un stratagème qui réussit beaucoup trop souvent. Quand un de leurs pensionnaires boite d'une jambe, ils le rendent boiteux de l'autre, soit en enfonçant un petit coin de fer entre la sole et la chaussure, soit en faisant parer la sole aux talons de manière à en faire presque sortir le sang et en appliquant ensuite le fer qui est serré autant que possible contre la paroi. Parfois même, ils font une entaille assez profonde dans la muraille sur les bords de la sole, et dans la partie ainsi amincie à l'excès, ils placent un petit caillou dont le fer qui le recouvre dissimule la présence. La douleur exercée sur le fer lorsque le pied pose à terre fait d'autant plus boiter l'animal que l'entaille est plus profonde, la pression étant